

» Dès son débarquement, en effet, à Brest, il était dirigé sur l'hôpital de Saint-Mandrier, d'où il sortait, il y a neuf mois, pour revenir en convalescence à Messigny.

» Sans cette terrible maladie qui l'a terrassé, Limbardet serait arrivé aux plus hauts grades dans le corps des mécaniciens de la flotte, où il ne comptait que des amis.

» Nous pouvons donc dire que Limbardet est un modeste qui meurt au champ d'honneur pour son pays. Limbardet, en véritable soldat, vit venir la mort avec calme et c'est avec le plus grand sang-froid qu'il envisageait sa fin prochaine; il en causait tranquillement, sans amertume, avec ceux de nos Camarades qui sont venus le visiter il y a quelques jours.

» Limbardet meurt à trente-trois ans dans son village natal, estimé de tous ceux qui l'ont connu, entre les bras de sa jeune femme éplorée, entouré de ses beaux-parents. Puissent les marques de sympathie qui sont données à sa famille, par la population entière de Messigny, adoucir un peu sa douleur!

» Limbardet, au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, dont tu faisais partie depuis quatorze ans, au nom de tous tes Camarades de notre grande famille d'Anciens Élèves, au nom de tes camarades de la marine, je t'adresse le dernier adieu; que la terre te soit légère et puisse ton souvenir se perpétuer parmi les jeunes pour qu'ils apprennent de quelle façon il faut savoir faire son devoir.

» Adieu, encore une fois, adieu! »

A. CHASSIN  
(Châl. 1867).

---

## MICHOT (LÉONCE)

Châlons 1860-63

La Société des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers vient de faire une perte bien douloureuse dans la personne d'un de ses membres les plus distingués et qui a porté haut le drapeau de nos Écoles, tant en France qu'à l'étranger.

Je viens ici exprimer tous les regrets que me cause la disparition d'un ami, auquel j'étais uni depuis de longues années par des liens d'une sincère amitié et retracer la vie si laborieuse et si bien remplie de cet excellent Camarade.

Léonce Michot, après avoir fait de brillantes études à l'École d'Arts et Métiers de Châlons, entra, en 1863, à la Compagnie de Fives-Lille, où il ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs, qui avaient rapidement reconnu en lui un travailleur actif et intelligent ; il y resta jusqu'au mois de mars 1865. A cette époque, MM. Marrel frères, les éminents maîtres de forges de Rive-de-Gier, voulant développer leurs ateliers, qui ne comprenaient alors que des marteaux-pilons, songèrent à créer une usine où de puissants laminoirs serviraient à la fabrication des plaques de blindages dont les dimensions allaient toujours en croissant, et qui ne pouvaient plus être obtenues par les anciens procédés.

Son frère aîné, M. Edouard Michot, déjà à cette époque bien connu dans la Loire, proposa son jeune frère Léonce pour collaborer avec M. Antoine Marrel à l'établissement de leur magnifique usine des Etaings, qui peut être considérée comme un modèle de genre. Sous la direction d'un tel maître, Michot se familiarisa rapidement avec le matériel des usines métallurgiques.

Il étudia la halle de puddlage, la grande halle des laminoirs, le train universel pouvant laminer des blindages de sections rectangulaires ou trapézoïdales et dont un spécimen réduit existe au Conservatoire national des Arts et Métiers. Il fit construire les nouveaux fours à réchauffer, système Siemens, dont il n'existait en France que quelques rares applications, une presse de 4.000<sup>t</sup> pour le gabariage des blindages et un atelier où de puissants outils permettaient le finissage de ces énormes plaques. En 1875, au départ de notre camarade Astier, chef de fabrication, Michot fut appelé à le remplacer ; connaissant dans tous ses détails, l'installation et l'outillage qu'il avait à utiliser, il mena à bien toutes les fabrications qui lui furent confiées. En dernier lieu, il procéda à l'installation d'une fonderie d'acier destinée à produire les lingots employés pour la fabrication des tôles et du matériel d'artillerie.

Enfin, incidemment, il étudia et fit construire chez M. Richarme, maître de verreries à Rive-de-Gier, le premier four à gaz à fusion continue, employé en France pour fondre le verre et destiné à remplacer le vieux four à creusets.

Le succès fut tel que M. Richarme, enthousiasmé par les résultats obtenus, décida la transformation de tous ses anciens fours à creusets en fours à gaz et créa en 1880 la magnifique usine où quatre fours seulement suffirent à la production journalière de 100.000 bouteilles.

Esprit éclairé, il possédait à fond les connaissances que sa profession exigeait, ses nombreux travaux avaient contribué beaucoup à le faire connaître, aussi ne devait-il pas tarder à trouver une brillante situation.

En 1879, il quitta les forges de MM. Marrel frères pour aller remplir les fonctions d'ingénieur en chef à la Société Franco-Russe de l'Oural, dans la grande usine métallurgique que cette Société allait installer à Tchous-sowaya (gouvernement de Perm).

Notre Camarade allait trouver là un vaste champ pour utiliser ses connaissances aussi étendues que variées, ainsi que sa puissance d'organisation.

Doué d'une volonté énergique, rien ne l'arrêta dans cette tâche difficile; c'était un homme d'une intelligence supérieure, à conception hardie et de grande initiative; il eut raison de toutes les difficultés qui se présentèrent; aussi, après deux années d'un travail opiniâtre, l'usine put être mise en marche, à la satisfaction de ses administrateurs.

Il ne fallut rien moins que la catastrophe de l'Union Générale en 1882 pour suspendre pendant un certain temps son fonctionnement.

Il revint alors en France, mais aussitôt la crise passée, il fut décidé que l'usine allait être remise en marche sur de nouvelles bases et c'est à ce moment que le Conseil d'administration qui avait vu Michot à l'œuvre, qui l'avait jugé, lui offrit le poste de directeur qu'il refusa pour cause de santé.

Il entra comme ingénieur aux Forges de Trignac, près Saint-Nazaire, qu'il quitta en 1886 pour raisons personnelles.

Il entra ensuite comme ingénieur principal aux Aciéries de Longwy, où il resta jusqu'en 1890.

Il développa dans cette usine la fabrication des ébauches, créa le train blooming, le train à tôles, le train universel à larges plats et le train machine.

En 1890, il entra comme chef de service des Forges à la Société de Châtillon-Commentry dans ses usines de Montluçon.

Il eut à s'occuper des nouveaux procédés de forgeage employés en Angleterre, et c'est à la suite d'un voyage qu'il fit dans ce pays que l'installation d'une presse à forger de 4.000<sup>t</sup> fut commencée sous sa direction; ce fut, croyons-nous, le premier outil de ce genre installé en France.

En 1893, il fut nommé directeur des usines que possède cette même Société à Commentry et il y resta jusqu'en octobre 1895.

Il vint ensuite se fixer à Paris, où il installa un bureau d'ingénieur civil. Il fut chargé par diverses Sociétés de plusieurs missions dont une en Russie pour l'établissement en Sibérie d'une grande usine à rails.

En dernier lieu, on lui offrit en France la direction d'une usine métallurgique, qu'il refusa, voulant enfin se reposer et se consacrer entièrement à l'éducation de son jeune fils.

On peut dire que dans toutes les situations qu'il a occupées, Michot a

fait preuve d'aptitudes remarquables et d'un dévouement absolu aux intérêts qui lui étaient confiés.

Doué d'un caractère franc, loyal et serviable, il avait su conquérir, non seulement l'estime de ses chefs, mais encore l'amitié de ses collègues et la confiance de ses subordonnés.

Il laisse la réputation bien méritée d'un ami dévoué et d'un travailleur infatigable. Tout en ayant occupé les plus hautes situations dans l'industrie, il est resté la modestie même. Sa justice et sa bonté l'ont fait aimer de tous ceux qui l'ont approché et qui ont pu apprécier l'aménité et la sûreté de ses relations.

C'est au moment, hélas ! où il se disposait à vivre tranquillement, près de sa famille, dans cette belle ville de Nancy, espérant jouir paisiblement d'un repos bien gagné, que la mort est venue le surprendre et briser tous ses projets.

Puissent nos regrets bien sincères apporter quelques consolations à l'immense douleur de sa famille éplorée !

Un nombre important d'Anciens Élèves assistait aux obsèques, qui ont eu lieu à Nancy, le 25 novembre, et sur la tombe, notre camarade Masson prononça le discours suivant :

« MESDAMES, MESSIEURS,

» Au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers, il appartenait au Groupe de Meurthe-et-Moselle d'adresser à notre camarade Michot le suprême et dernier adieu.

» En l'absence de M. Thiollère, notre président, j'ai accepté d'accomplir cette douloureuse mission.

» Léonce Michot est né le 20 janvier 1845 à Aillant, département de l'Yonne ; il entra à l'École des Arts et Métiers de Châlons en 1860.

» Doué d'une grande intelligence, travailleur infatigable, il suivit avec succès ses études et sortit de l'École, trois ans après, dans les tout premiers rangs.

» Il débuta à la Compagnie de Fives-Lille, où il resta jusqu'en 1865 ; puis entra dans les usines de MM. Marrel frères, à Rive-de-Gier, où il rendit les plus grands services jusqu'en 1879.

» C'est pendant qu'il était dans cette importante maison qu'il devint l'ami de M. L. Arbel, qui demanda lui-même l'admission de notre Camarade dans notre Société en disant : « Notre jeune camarade Michot est un bon garçon, fort intelligent, qui fera honneur à la phalange.

» M. Arbel ne s'est pas trompé.

» Après un stage de quatorze ans aux forges de MM. Marrel, il ne redoute aucune grande entreprise, il part en Russie, y séjourne jusqu'en 1882, installe une usine métallurgique complète à la Société Oural-Poutilow et cela à une époque où aucune industrie de ce genre n'y existait encore.

» On peut donc dire qu'il a été le pionnier de la métallurgie en Russie; c'est là où malheureusement il contracta le germe de la maladie qui l'emporte aujourd'hui.

» On le voit plus tard, ingénieur chef de fabrication à la Société des Forges de Trignac, près Saint-Nazaire, jusqu'en 1886; puis il passe ensuite, au même titre, aux Aciéries de Longwy, à Mont-Saint-Martin. où il crée tous les gros laminoirs.

» C'est alors qu'il se marie et qu'il entre dans l'honorable famille que tous nous connaissons.

» En 1889, il est ingénieur principal à la Compagnie des Forges de Châtillon et Commentry, et en cette qualité s'occupe d'une innovation dans les procédés de forgeage.

» Pour mettre son projet à exécution, il se rend en Angleterre, étudie les perfectionnements à apporter dans les grosses presses à forger, puis, à son retour, dirige avec succès leur installation à l'usine Saint-Jacques, à Montluçon.

» En 1892, toujours dans la même Société, il est nommé directeur de l'usine de Commentry dans un moment très difficile : une forte grève venait, en effet, de se déclarer et il sut, par sa grande énergie et son tact, concilier les intérêts réciproques du patron et de l'ouvrier.

» Il était particulièrement respecté et affectionné de son personnel, qui reconnaissait en lui l'esprit de justice qui inspirait tous les actes de sa direction.

» Depuis peu de temps, il avait quitté ce poste et des offres fort avantageuses lui avaient été faites pour retourner en Russie créer de nouvelles usines, offres qu'il déclina en raison de la préoccupation de l'avenir de ses enfants.

» Dans ce monde rempli d'écueils et de difficultés, et malgré son origine très modeste, il sut, par son travail assidu, arriver à une situation que chacun peut envier, et c'est au moment où il aurait pu jouir du fruit de son labeur qu'il est enlevé à l'affection des siens et à l'estime de ses Camarades.

» Il laissera parmi nous un vide immense, mais c'est une gloire pour nos Écoles d'inscrire sur les pages de notre histoire une carrière industrielle si bien et si dignement remplie.

» Que ce souvenir soit aussi un soulagement à la douleur de sa famille éplorée, un encouragement pour son jeune fils, si brusquement privé des conseils affectueux et éclairés de son père, en qui il a un bel exemple à suivre.

» Je suis certain qu'il n'y faillira pas.

» Que sa digne compagne me permette de lui adresser le respectueux témoignage de la grande part que nous prenons au deuil qui l'accable et puisse ce témoignage apporter un soulagement à son affliction.

» Au nom des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers, Léonce Michot, je vous dis adieu! »

CHÔMIENNE (Cl.),  
(Aix 1860).